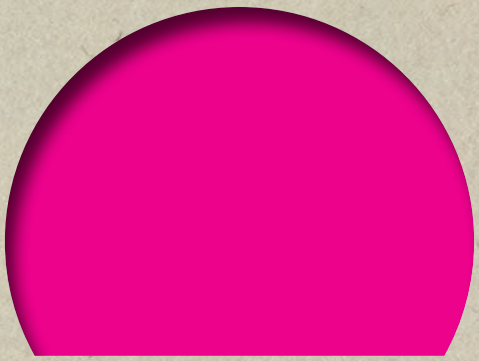


Bochra Manaï

Lettre d'amour à Baba

MĒMOIRE D'ENCRIER

MËMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

Lettre d'amour à Baba

Bochra Manaï

Lettre d'amour à Baba

CADASTRES

Nous habitons « des ancêtres imaginaires »,
« un vouloir obscur », des idées qui font
de nous des êtres de feu, de désir et de folie.

Trop d'opinions et de slogans encombrent
nos vies. Nous sommes en quête de la pensée
qui déborde. La pensée qui détourne
le calendrier des faits et gestes.

Cadastres, ni arpentage, ni registre, mais plutôt
une présence, la pensée tenace et miraculeuse
de l'être debout.

Savigny sur Orge, France 2002

Bismillah Arrahman Arrahim,

Ma chère fille Bochra,
Tu ne peux pas imaginer combien ça me coûte de t'écrire, alors que nous vivons sous le même toit. Cela signifie tout simplement qu'on ne communique pas.

J'ai ma part de responsabilité et je l'assume entièrement, mais je crois aussi que chaque membre de la famille est responsable aussi de cette situation. Chacun de nous attend de l'autre, des autres, un petit geste qui ne vient pas toujours.

Tu ne peux pas imaginer, Bochra, combien ça me coûte d'être obligé de t'écrire en français. Mais puisque je ne peux faire autrement pour communiquer avec toi, je m'y résigne, à mon corps défendant. Ne crois surtout pas que je déteste cette langue ou d'ailleurs toute autre langue étrangère.

Toute langue, fusse-t-elle le langage des signes, est une ouverture sur les hommes et sur le monde. Mais j'aurais souhaité t'écrire en arabe, ma langue et la tienne ; une si belle langue, si tu savais ! Encore une fois, ne crois pas que je déteste le français, que j'ai appris et pratiqué depuis

ma tendre enfance, mais depuis une douzaine d'années et après lui avoir voué une sorte de culte, je l'ai senti soudain comme un lourd fardeau.

Je vais te raconter l'histoire de cette blessure à l'âme. Cela avait commencé au mois de juillet 1992 dans un café de la place de l'Étoile à Paris. À l'époque, je préparais votre évasion du pays et j'avais besoin de la promesse des autorités françaises qu'à votre arrivée à Alger, l'ambassade vous délivrerait les visas. J'avais donc un rendez-vous avec un officier de la DST avec lequel j'avais été en contact depuis mon arrivée en France en 1991.

Il m'avait fait comprendre au téléphone que cela ne poserait aucun problème, mais que nous devions nous rencontrer pour discuter des modalités. Nous avons déjeuné ensemble. Cela a duré près de deux heures. On a discuté de tout, du beau temps, de politique... C'était moi qui parlais le plus, bien conscient que je subissais une sorte d'examen. À la fin, j'ai réglé la note, y compris sa bouteille de vin. Il avait insisté pour le faire, m'assurant que c'était avec la carte de crédit de son ministère. Je ne voulais en aucun cas être son obligé ou celui de son ministère. Puis nous avons continué la discussion dehors. À un certain moment et alors qu'on s'apprêtait à se quitter, il m'a demandé ce que je serais prêt à faire pour

la francophonie. J'avais bien compris sa question mais j'ai essayé de l'éviter, protestant que j'avais parlé, tout au long de la discussion, un français correct et que j'étais aussi de culture française. « Non, non, me dit-il, il ne s'agit pas de cela, mais de l'expansion de la langue française et de la grandeur de la France. »

J'étais coincé entre le désir d'obtenir de lui la garantie des visas pour vous et celui de lui dire ce que j'en pensais vraiment. J'ai essayé d'être diplomate sans réussir à le convaincre que, tout en étant moi-même, je serais suffisamment disposé envers les autres et que l'arabophone que j'étais, était aussi francophone et ami de la France, ajoutant que je ne serai jamais l'Arabe de service. Une minute avant de nous quitter, il m'a fait une requête qui m'a mis hors de moi. Il m'a demandé le plus simplement du monde de leur servir d'indicateur. J'étais hors de moi. C'est pour cette raison que vous n'avez pas eu les visas de France à Alger, et que j'ai été obligé de vous faire venir par un vol Alger – Paris – Vienne. Tu connais la suite.

Depuis j'ai un problème avec le français, et ce qui a déjà été pour moi une ouverture sur un pan entier de la culture humaine est devenu une prison.

J'ai découvert par la suite, au quotidien, que la France est un pays assimilateur et broyeur des

spécificités culturelles et qu'elle rejette ce qu'elle ne peut broyer, comme des scories inutiles. C'est la tradition coloniale qui se perpétue avec les immigrés et les exilés, faute de colonies.

Venons-en à l'essentiel qui motive cette lettre. Je n'ai pas oublié ta démarche avec Tahar quand vous êtes venus me parler, il y a plus d'un an, de votre droit au respect.

Bien longtemps avant votre démarche, je me suis senti coupable envers vous deux. Au cours de ces douze dernières années, vitales pour votre éducation, j'étais occupé ailleurs. J'avais des engagements envers mon pays, que j'ai quitté sous la contrainte.

Mais je reconnais que j'ai négligé l'essentiel, c'est-à-dire mes enfants. Tes aînés ont grandi dans un cadre familial tout autre et quand ils sont arrivés ici, leur personnalité était déjà formée. Tahar et toi, par contre, avez subi de nombreuses perturbations et je n'étais pas toujours là pour vous aider. Même si, par ailleurs, j'étais physiquement présent, mon esprit était toujours ailleurs, plongé dans mes lectures et mes écrits. Je n'ai pas fait mon devoir d'éducateur envers vous. En tous cas, pas suffisamment comme l'exigeait le fait que nous nous trouvions dans une société étrangère. Au fait, je n'ai jamais été un père dirigiste,

tes aînés te le diront. Je laisse faire pour l'essentiel, n'intervenant qu'à bon escient, au moment opportun et quand je vois qu'il y a un risque de dérive. Je ne crois pas un jour t'avoir giflée. Je ne m'en souviens pas en tout cas. J'essaie de donner le bon exemple. Tu as dû le remarquer en matière de pratique religieuse. Telle est ma pédagogie.

Je sais qu'à la longue tout cet enseignement remonte à la surface et chacun en hérite quelque chose. Dans ces choix, les grands choix de la vie de chacun de vous, tels que le mariage, je suis un observateur attentif et, au plus, un arbitre. Tu te rappelles un peu que Bilel, puis Badis, sont venus nous présenter leurs fiancées respectives... Et quand chacun d'eux s'est décidé, j'ai accepté. Amira, avant eux, est venue me dire un jour que Karim voulait demander sa main. Je l'ai reçu et nous avons discuté de ce qu'il comptait faire. À l'époque, il était étudiant et demandeur d'asile et n'avait pas une situation stable. On avait célébré les fiançailles et comme ils étaient pressés de se marier, elle est partie. Cela fait maintenant près de dix ans.

Ma chère Bochra, dans toutes les sociétés humaines et pas uniquement chez les Arabes et les musulmans, le mariage de la fille, le choix du mari et autres, posent plus de problèmes que celui

du garçon. La religion du mari, son origine culturelle, sa couleur de peau, sa classe sociale, et bien d'autres facteurs, entrent en ligne de compte dans le choix, parce qu'ils constituent la somme d'affinités ou de non-affinités pouvant aider au succès ou à l'échec d'un mariage. Bien sûr, l'amour est le point de départ, mais tous les facteurs interviennent pour faire qu'un tel projet perdure ou non. Ne crois surtout pas que parce qu'on ne m'informe pas, je ne suis pas informé. Il y a des choses qui n'échappent pas, qui ne peuvent échapper à la vigilance d'un père. Surtout un père qui considère que ses enfants, sa famille, sont son véritable capital dans la vie.

Le sens de la famille est inné chez les êtres humains et même dans le règne animal. Mais c'est la culture ambiante qui développe ou non le sens de celle-ci. Les sociétés industrielles ont fini par la faire éclater, privilégiant l'individu. Mais dès que le cadre institutionnel est fissuré quelque part et n'assure plus de garantie et de sécurité à l'individu par les effets du chômage par exemple, l'individu est marginalisé et même entièrement broyé. Dans ces pays industriels, dès que l'individu est exclu du monde du travail,

il se transforme en SDF[1], s'il n'a pas la retraite ou quelque chose pour survivre. Il n'y a plus ce cadre traditionnel qu'est la famille pour apporter à l'individu la solidarité dont il a besoin.

Mon culte pour la famille comporte donc cette dimension sociale de solidarité, d'entraide et de fraternité. As-tu remarqué, par exemple, que proportionnellement à leur nombre dans la population française, les Arabes et les musulmans, qui constituent la frange la plus pauvre, comptent nettement moins de SDF et autres marginaux. C'est la solidarité familiale ou tribale qui pallie et remplace les insuffisances du système social.

Mais je divague. Je reviens à toi et au projet dont tu nous as parlé. Il faudrait que tu saches d'abord que je n'ai rien contre le jeune homme que tu voulais nous présenter. C'est peut-être le meilleur des hommes et tu l'aimes peut-être à la folie. Mais il s'agit là de mariage et c'est un peu différent...

1. Sans domicile fixe est la désignation française pour une personne en situation d'itinérance

D'une génération à l'autre

Baba, tu te rappelles comment tu m'as timidement tendu cette enveloppe alors que j'étais sur le point de m'envoler pour Montréal ? Dans la maison familiale tunisienne, j'ai reçu cette lettre, écrite vingt ans plus tôt, comme un témoin à transmettre d'une génération de femmes et d'hommes, à une autre. Ce geste avorté m'a permis en réalité de tracer mon chemin de doutes et de liberté.

Baba, tu as rompu tous les codes avec cette lettre. Tu coupes avec les convenances, les non-dits et les apparences qu'on impute aux familles arabes et musulmanes. Ta lettre dit tout du père arabe cultivé, politisé, de l'homme de foi et de la personne en quête continue de dignité pour lui et sa famille. Que tu es et que tu as toujours été.

Comment te répondre, à toi Baba, figure centrale de ma vie ? Comment te répondre avec le respect, la pudeur et l'humilité que l'arabité et l'islamité ont développés chez moi ? Comment répondre avec prudence et rigueur à ton invitation, en bravant les non-dits que les sociétés et les cultures nous imposent ? Comment écrire

ma vie de femme, aux questionnements ordinaires ? Comment te dire les normes sociales avec lesquelles je jongle ? Comment t'écrire avec justesse mon obsession à suivre ce chemin inconnu, *The road not taken*[2] et qui forge sans cesse l'être politique, la femme et la mère que je suis ?

Le temps a fini par déposer dans mon esprit, au gré des rencontres, douloureuses ou émancipatrices, ces quelques mots. Baba, je te dois une réponse courageuse et sincère, qui réconcilierait nos blessures à l'âme.

En décidant de garder cette prescription paternelle pour toi en 2002, tu as misé sur la liberté comme horizon pour moi. Et même si mon chemin est un apprentissage quotidien, je réalise que si tu avais été plus directif et plus intransigeant, peut-être n'aurions-nous pas cette relation franche et douce. Là où certaines femmes arabes évoquent un paternalisme subi, tu m'as donné un élan.

Dans ton récit, j'avais vingt ans.

C'est la Tunisie qui m'a vue naître et Ouardanine, village de nos ancêtres et repère de mes aventures d'enfant entre les oliviers et les

2. Ce poème a été écrit par l'Américain Robert Frost en 1915.

arbres fruitiers, a été mon premier terrain de jeu. À dix ans, j'ai rencontré *Madame* la France[3]. À partir de 1992, j'ai grandi comme enfant exilée et réfugiée, puis comme adolescente et jeune femme dans un environnement nouveau, que je n'ai pas choisi. C'est à 26 ans que j'ai décidé de quitter la France pour vivre à Montréal et voir du pays. Chacun de ces espaces-temps a forgé connaissances et réflexes.

3. Un nom donné à la France dans le film de Samia Chala intitulé *Madame la France, ma mère et moi* (2014).